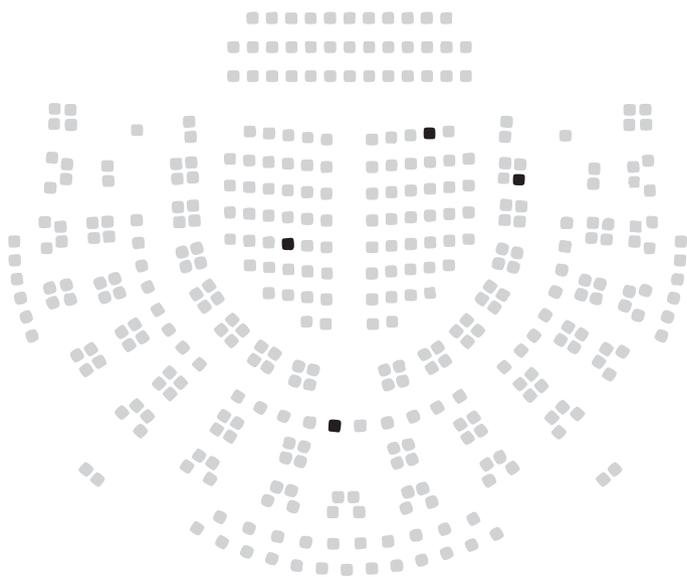


D'après

La Traviata

réinterprétée par **FABIEN CLAVEL**



 Prélude

PRÉFACE



Avant d'écrire ce roman, j'avais oublié que *La Traviata* était l'un de mes opéras préférés.

En le réécoutant, je me suis rendu compte que j'en connaissais de nombreux passages par cœur et j'ai retrouvé l'émotion profonde qui m'avait transporté devant les représentations de cette œuvre. Il me semble difficile d'assister à cet opéra sans avoir des frissons et les larmes qui montent aux yeux.

On pourrait penser que ces histoires de demi-mondaines du XIX^e siècle n'ont plus grand-chose à nous dire aujourd'hui. Les livrets d'opéra aimaient aussi beaucoup sacrifier leurs personnages féminins (Norma, Lucia di Lammermoor, Aïda, Tosca, Madame Butterfly, Salomé, pour ne citer que celles qui donnent leur titre à l'œuvre) avec une constance qui confine à la misogynie. Certains cherchent d'ailleurs à le rectifier en ne faisant pas mourir Carmen à la fin

Cependant, on se rend rapidement compte que les thèmes de *La Traviata* sont parfaitement en phase avec les questionnements féministes soulevés par le mouvement #MeToo et par d'autres. Quant à la prostitution, l'affaire Zahia en 2010, qui impliquait des footballeurs de l'équipe de France et une escort mineure, montre qu'elle reste une problématique actuelle.

D'après *La Traviata*

Il m'a donc semblé évident qu'il fallait en donner une version contemporaine.

Mais comment traiter le sujet ? À l'origine, les personnages ont une vingtaine d'années : j'en ai fait des lycéens en m'appuyant sur le fait que l'on dépendait de l'autorité de ses parents bien plus longtemps au XIX^e siècle. Ce qui leur arrive est d'autant plus choquant.

Pour l'écriture, j'ai cherché à rendre à Violetta toute sa place. C'est elle le personnage principal : j'en ai fait ma narratrice. Ainsi, même sans modifier la fin, elle reprend le contrôle de sa vie par le discours.

Comme elle reçoit du courrier à la fin de l'opéra, j'ai eu envie qu'elle raconte son histoire sous la forme d'une longue lettre à la première personne, une lettre d'adieu, comme un portrait-souvenir, un médaillon qu'elle confierait à Alfredo.

Quand on réfléchit froidement, l'intrigue de *La Traviata* est très réduite. Toute l'action, et c'est sa force, passe dans les émotions des personnages, à commencer par celui de Violetta. Je devais donc raconter son histoire en mettant l'accent sur le lyrisme. Je ne voyais pas comment l'exprimer autrement qu'à travers le vers libre, afin de donner l'impression que le personnage chantait ses sentiments devant nous.

Voici donc le chant du cygne de Violetta.



1

Alfredo,
 Mon amour,
 Je vais mourir.

Ma main tremble
En t'écrivant
Cette lettre.

 Mon corps souffre,
 Mon corps craque,
 Mon corps crie.

Je vais mourir,
 Alfredo,
Et tu n'es pas là.

La fête n'aura pas duré
Longtemps.
J'aurais voulu qu'elle dure

D'après *La Traviata*

À tout jamais
 Dans la danse,
 Dans l'ivresse,
 Dans les rires.

Je suis seule,
 Alfredo,
Et je vais mourir.

Seras-tu là ?

Dans mes derniers moments ?
Quand mon cœur
Va cesser de battre ?

Seras-tu là ?

Oh, viens !
Viens me voir,
 Alfredo.
Je ne veux pas être seule
Avec mes souvenirs.
Ils sont trop douloureux.

Je ne veux me rappeler que les moments de fête,
Les moments de joie
Avec toi.

Mais il faut toujours que la musique s'arrête
À la fin.
Et ma voix résonne dans le silence.

Alfredo,

M'entends-tu ?

Ouverture

C'est moi.
C'est Violetta.
Tu ne réponds pas.
Pourquoi ?
Tu devrais être là
Avec moi,
Alfredo.

Je suis toujours la même.
Celle qui chante,
Celle qui danse,
Celle qui rit trop fort.
Non, ce n'est pas vrai.
Il y a bien longtemps
Que je ne chante plus
Que je ne danse plus.
Je n'ai pas ri depuis des siècles.
Sans toi, je ne ris plus,
Alfredo.
Je me fige.
Je me dessèche.
Je suis une statue.

Viens,
Alfredo.
Je t'attends.
Je t'ai attendu
Toute ma vie.

Tu sais,
Je ne m'appelle pas

D'après *La Traviata*

Violetta.
Je ne te l'ai jamais dit
Ou peut-être si.
On m'a donné ce nom
Parce que j'ai toujours aimé
Les fleurs.

Je me souviens
Parfois
De l'Algérie
Où je suis née.

Un jour,
Il a plu sur le désert.
Et soudain
Le Sahara s'est couvert
De grappes de fleurs
Violettes
Et le désert s'est mis à ressembler
À une prairie.

Je n'ai pas oublié cet instant.

Moi aussi,
Je veux que le désert refleurisse.
Aujourd'hui.
Maintenant.

Mais pour cela,
J'ai besoin de toi,
Alfredo.

Ouverture

Tu dois venir.

Aujourd'hui.

Maintenant.

Je t'attends,

Alfredo.

S'il te plaît,

Ne viens pas trop tard.



2

Je me souviens de tout,
Alfredo.

Avant de te connaître,
Je m'appelais
 Waïla.

Je suis née
 En Algérie
 Au bord du désert.

J'aimais déjà
Le soleil.
Plus tard,
J'ai cru le retrouver dans les projecteurs.
J'ai toujours eu besoin de chaleur.
Je l'ai cherchée dans la fête,
 Dans l'alcool,
 Dans la danse,
Dans le sexe.

Acte I

Je ne l'ai jamais vraiment trouvée.
Dès que cela s'arrêtait,
J'avais froid de nouveau.

J'aurais dû retourner au désert.

Ma mère ne m'aimait pas.
Je pense qu'elle n'était pas faite pour avoir des
enfants.
Elle attendait toujours autre chose,
Insatisfaite.

J'étais pour elle une corvée.
D'ailleurs, elle s'est arrêtée après moi.
Je n'ai pas eu de frères,
Je n'ai pas eu de sœurs.
Tant mieux pour eux.
Elle ne les aurait pas aimés non plus.

Mais moi,

J'étais seule.
Elle ne me parlait pas.
Elle me regardait à peine.
Tout en elle était froid.

Et pourtant
Elle était capable d'aimer.
Quand elle voyait mon père,
Elle s'éclairait.
Ce n'était plus la même personne.
Elle s'éveillait.
Elle se rallumait.
Je pense qu'elle aurait préféré rester seule avec lui.

D'après *La Traviata*

Il y a des gens qui ne savent aimer qu'une seule
personne au monde.
Ma mère était de ceux-là.

J'en ai souffert,
Alfredo.
Longtemps, j'ai cru que je ne méritais pas d'être aimée.
Je me tournais vers le soleil
Pour capter un peu de sa chaleur.

Et mon père ?

C'était une ombre.
Il n'était jamais là.
Il travaillait toujours.
Quand il rentrait enfin
À la maison
Il était si fatigué
Qu'il ne parlait pas.

Il regardait le mur

Sans un mot,
Entouré des cajoleries de ma mère.
Elle papillonnait autour de lui,
Comme pour m'empêcher de le voir,
Comme pour l'empêcher de me voir.

Et je restais seule.

Je les laissais
Et j'allais voir le désert.
C'est dans un de ces jours que j'ai vu la pluie tomber.
Je me trompe peut-être
Mais dans mon souvenir
Les fleurs ont poussé immédiatement.

Acte I

J'étais comme le Sahara.
Je n'attendais qu'un peu de pluie
Pour refleurir.

Et puis nous sommes partis.
Je ne sais pas pour quelle raison.
Sans doute pour trouver du travail.
On ne me disait rien.
J'étais transportée comme une plante en pot
Que l'on arrose juste assez pour qu'elle ne meure pas.
Nous sommes arrivés à Marseille.

Au moins, il y avait du soleil.
C'est tout ce que je retiens.
Je n'ai jamais aimé la mer.
L'odeur du poisson me rend malade.
Je préfère les dunes aux vagues.

J'avais dix ans.
Je me rappelle ce séjour comme un long échec.
Mon père ne parvenait pas à trouver du travail
Ou bien celui qu'il avait ne le payait pas assez.
Ma mère travaillait aussi.
Ce n'est qu'alors que j'ai pu avoir quelques moments
avec lui.

Il ne parlait toujours pas.

Mais, certains moments, je l'avais rien que pour moi.
Nous restions en silence
Dans le salon.
Je ne disais rien mais je chérissais ces minutes.

D'après *La Traviata*

Je m'étais rendu compte
Que j'aimais mon père
Finalement.

Je n'osais rien attendre de lui.
Il avait tant de soucis !
Je travaillais bien à l'école pour qu'il soit fier de moi.
Quand je ramenaï mon bulletin à la maison,
Il le lisait avec lenteur,
Puis il esquissait un sourire
Et passait sa main dans mes cheveux.
Je crois que c'est la seule caresse
Que j'aie jamais reçue de lui.
Je reprenais alors mon bulletin
Et j'allais pleurer dans ma chambre,
Bouleversée.

Ma mère continuait de tourner autour de lui
Comme un fauve
Quand elle était là.
Comme si j'avais pu lui voler l'affection de mon père !
Je me contentais de ces miettes de tendresse.
Cela me suffisait.

Et puis soudain
Mon père est mort.
C'est arrivé aussi vite que les violettes poussées dans le
désert.
Une fleur a poussé dans le poumon de mon père.
Lui qui n'avait jamais fumé de sa vie.
Un soir, il s'est couché.

Acte I

Au matin, il n'était plus là.
Il avait disparu.

Ma mère n'a rien dit,
Rien expliqué.

Ce que je te racontes,
Alfredo,
Je ne l'ai compris que bien plus tard.

Tout à coup,
On m'a arraché la personne la plus importante au monde.
Je revoyais ses yeux fatigués,
Le soir,
Après le travail.

Ma mère me regardait
Comme si je l'avais tué.
Elle ne pouvait accuser personne ;
Elle m'a accusée, moi,

Sans un mot,

Rien qu'avec ses yeux
Et ses silences.
Je lui avais volé de précieux moments avec lui.

Son indifférence s'est transformée
En hostilité.
J'étais devenue son ennemie.
Nous souffrions toutes les deux,
Chacune de notre côté.

Mais, à chaque fois que nous nous croisons,
Je sentais sa haine dans son souffle.

D'après *La Traviata*

Alors, je suis devenue dure.
Je me suis repliée sur mon chagrin
Comme un trésor
Pour le protéger du venin de ma mère.
Je parlais à mon père
Quand j'étais seule à la maison
Après la classe.
Je lui racontais mes journées.
Enfin, je pouvais lui parler.
J'étais presque heureuse alors
Au milieu des souvenirs de mon père :
Le fauteuil dans lequel il s'asseyait,
Le Coran qu'il lisait parfois,
Le manteau qu'il enfilait pour aller au travail.
Notre minuscule appartement avait conservé le parfum
De son eau de toilette.

Ma mère trouvait que c'était encore trop m'offrir.
Je ne méritais même pas de respirer le souvenir de mon
père.
Elle m'a annoncé un jour que nous déménagions.
J'ai demandé :
— Pour où ?

Elle m'a répondu :
— Pour Paris.